LA BAIE DE BOINA ENTRE 1580 ET 1640 UNE CRITIQUE DES SOURCES ANCIENNES ET RECENTES

par
Vincent BELROSE-HUYGHUES

Le but de cet exposé n'est pas tant de présenter la reconstitution d'une phase relativement brève de l'histoire d'un important comptoir commercial du Nord-Ouest de Madagascar, que d'inciter les chercheurs à reprendre à la base la documentation, les méthodes d'interprétation et d'analyse des sources et les perspectives au moyen desquelles on a bâti l'histoire «moderne» de Madagascar depuis l'époque coloniale. Et comme en matière de conviction rien ne vaut l'exemple, je me propose, à partir d'un cas limité, de démontrer l'urgente nécessité d'appliquer un traitement véritablement scientifique et une optique plus large à l'étude de l'histoire moderne de Madagascar.

J'ai, à plusieurs reprises, exposé les nouvelles perspectives qui s'ouvriraient à l'histoire moderne de Madagascar, si l'on prenait la peine de reprendre méthodiquement la documentation écrite existante, si faisant l'effort d'apprendre les langues de la communication savante de ces époques (XVIe–XVIIIe siècles), on s'assurait des textes connus et en inventait d'autres encore enfouis dans divers fonds d'archives. Ce faisant je me contentais de reprendre des remarques émises respectivement par P. Vérin (1972, 22) et R. Kent (1970, 178) (1). Le choix de la baie de Boina m'a permis de retrouver des textes originaux et d'en faire ou d'en reprendre la traduction et de constater combien les données textuelles sur lesquelles on se fondait étaient erronées et surtout incomplètes. J'ai, d'autre part, recherché toutes les études en langues portugaise, anglaise et allemande qui pouvaient exister sur le sujet, la plupart du temps en rapport avec l'histoire

(1) Voir entre autres : V. Belrose-Huyghues, champ de recherche en friche : du XVIe au XVIIIe siècle, dans *Recherche, Pédagogie et Culture* N° 50, janvier 1981, pp. 42-47.

de la côte mozambicaine, afin d'éclairer le contexte, identifier les témoins et procéder à une véritable critique des documents.

Avant d'en venir aux documents que j'ai pu rassembler sur la baie de Boina, j'aimerais m'étendre sur quelques considérations méthodologiques qui me paraissent faire défaut dans nombre de travaux.

La première me paraît être l'impérieuse nécessité de se pénétrer autant que possible des lieux dont on prétend reconstituer l'histoire. Comment peut-on, par exemple, admettre sans hésitation l'affirmation du Père Luis Mariano selon lequel l'île d'Antsoheribory aurait contenu vers 1614 une population de 6 à 8 000 âmes lorsqu'on a visité les lieux ? On choisit sans hésiter de croire un autre visiteur, le Frère Gaspar de São Bernardino, qui lui donnait, en 1605, 2 000 habitants (2). Seule la connaissance du milieu donne cette sympathie et cette clairvoyance qui permettent d'éliminer les scories dans la documentation qu'elle soit écrite ou orale, d'autant plus que bien des aspects de l'histoire restent vivants au présent dans les vestiges matériels certes, mais aussi dans la vie, les gestes et les paroles de nos contemporains habitant les lieux dont nous voulons prendre en charge l'histoire (3).

Cette familiarité acquise avec le terrain il me semble, comme à P. Vérin, qu'il faut la compléter par l'étude des cartes. La magnifique édition de toutes les cartes connues à ce jour qu'ont réalisée A. Teixeira da Mota et A. Cortesao, offre désormais toute possibilité au chercheur de connaître la représentation de la côte Ouest de Madagascar aux XVIe et XVIIe siècles et d'en tirer les informations nécessaires à une meilleure connaissance du passé de ces régions (4). En ce domaine, comme en celui de la documentation écrite, il n'est plus possible de se contenter des affirmations de Grandidier (5) ni même de Kammerer (6), fondées sur l'observation de *fac simile* pas toujours conformes aux originaux et qui présentent tout au plus un échantillonnage de la production cartographique européenne foisonnante de cette époque. La baie de Boina apparaît dès le début du XVIe siècle sur les cartes portugaises et leurs copies européennes, représentée avec une précision variable et, surtout, avec une nomenclature qui peut être précieuse.

Aux indications fournies par les documents d'archives, textes et cartes, il convient d'associer les traditions orales et collectées depuis le XIXe siècle mais, en

---

(2) V. Belrose-Huyghues. L'*Itinéraire* de Frère Gaspar de S. Bernardino, une visite portugaise à la côte ouest de Madagascar en 1606, dans *Taloha 9*, 1980 (à paraître).

(3) Voir compte-rendu de notre voyage d'étude dans *Aperçu sur l'histoire du Boina*, Tananarive, Département d'Histoire, 1979, 65 p. ronéoté.

(4) *Portugaliae Monumenta Cartographica*, Lisbonne, 1960, 5 volumes. Voir aussi notre catalogue *Cartes anciennes et cartographie moderne*, Tananarive, F.T.M., 1981, 48 p.

(5) Grandidier Alfred, *Histoire de la Géographie de Madagascar*, 2 vol. Paris, Imp. Nationale, 1885, 2e éd. 1892.

(6) Kammerer A., La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île. Extrait du *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, n° 9 et 10, 1949, pp. 7-112, IV, p. 1.

fait, si l'on réfléchit bien à la nature des textes d'archives, depuis le XVIe. Il apparaît à l'évidence en effet que l'essentiel de la documentation portugaise s'apparente à la chronique et à l'enquête, donc à la tradition orale, et devrait être utilisé comme tel (7). Reste l'archéologie dont P. Vérin nous a révélé, pour ces régions, l'importance et la contribution, parfois déterminante, à la chronologie.

Il faudrait en quelque sorte étendre le champ de la critique historique non seulement par une investigation plus approfondie des documents ordinairement utilisés en histoire «moderne» de Madagascar, mais aussi par une extension systématique du champ de documentation en multipliant les paramètres critiques que chaque type de témoignage porte en soi et en les confrontant. En bref, il s'agit de revenir ou plutôt d'arriver à une documentation de première main.

I

LA DOCUMENTATION

Afin de montrer l'intérêt d'une reprise à zéro des recherches documentaires, je partirai des sources existantes et déjà utilisées pour les confronter avec les originaux ; je présenterai ensuite le résultat de mes investigations.

A – LES SOURCES ÉCRITES

La base documentaire de tous les travaux historiques sur Madagascar avant 1800, y compris une thèse récente (8), est invariablement le recueil de l'équipe de Guillaume et Alfred Grandidier intitulé : *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar,* (COAM). Pour ce qui concerne la baie de Boina pendant la période 1580-1640, les sources rassemblées dans *COAM* totalisent une dizaine de pages tout au plus : Joâo dos Santos (COAM, I, 155-158), Faria y Sousa et George Cardoso (COAM, I, 155 et 159), Luis Mariano, Paulo Ruiz da Costa et divers missionnaires (COAM, II, 14-15, 64-67, 237-238, 302-312, 325-327, 332-33, COAM, III, 641-687 passim). A ces documents, il faut ajouter ceux qu'ont découverts et utilisés d'autres chercheurs. Strandes (1899), le premier, avait signalé certaines chroniques concernant la côte Est africaine au XVIe siècle qui ont été utilisées par Kilger et Schmidlin (9), en particulier un passage de Cacegas-Sousa cité mais non publié par ces différents auteurs.

Le texte de *l'Historia de S. Domingo, particular de regno et conquistas do Portugal,* dont nous venons de parler mérite quelques précisions d'ordre biblio-

(7) A ce propos, on lira avec intérêt la quatrième partie de l'ouvrage : *Fonti orali. Sources orales. Anthropologie et Histoire* sous la direction de B. Bernardi, C. Poni, A. Triulzi, Milaé, Franco Angeli Editore, 1978, 497 p.

(8) Radaoroson Izane, *Cartographie littorale et vie maritime à Madagascar (XVI-XVIIe siècles).* Thèse de Doctorat de 3e cycle, Paris-Sorbonne, 1980, 357 p. - 35 p.

(9) Schmidlin, Dr., Die erste Madagaskar missionen im Lichte der Propanganda materialen (1922), réédition en trad. française par V. Belrose-Huyghues et J.L. Peter, dans *Omaly sy Anio*, n° 11, 1980, pp. 113-127.

graphique bien que son contenu ne soit qu'une version résumée des chroniques dominicaines de Goa dont je donne le prototype en annexe. On cite généralement l'édition de 1767 faite à Lisbonne, et l'on donne à cette œuvre Cacegas-Sousa pour auteur, ce qui laisse à penser qu'il s'agit d'un ouvrage tardif écrit par une seule et même personne. En réalité, il s'agit de la meilleure histoire des Dominicains portugais en métropole et outre-mer composée par le Frère Luis Cacegas, mort à Bemfica en 1616, à partir d'une montagne de notes rassemblées durant vingt ans dans les archives portugaises et interrompue par la mort du religieux, alors qu'il n'en avait rédigé que la première partie. Frère Luis de Sousa, du couvent de Bemfica, fut chargé de poursuivre et d'édifier cette œuvre (Bemfica, 1623, Lisbonne 1662, Lisbonne 1678). Une quatrième partie fut ajoutée par le Frère Lucas de Santa Catharina (Lisbonne, 1773). L'édition de 1767 est donc la seconde édition complète d'une œuvre entreprise à partir de 1590.

En ce qui concerne les textes compilés et traduits dans les COAM, la nécessité de telles précisions bibliographiques est encore plus criante. Le premier texte (COAM, I, 155) est extrait de «Faria y Sousa, *Da Asia portuguesa,* t. III, 1675, part. I, ch. IV, § 27, p. 41» (sic), il est suffisamment court pour qu'aucune erreur n'ait pu se glisser dans la traduction ou dans les références. Il conviendrait pourtant de les préciser une fois pour toutes. Il s'agit d'une œuvre en trois volumes éditée à Lisbonne entre 1666 et 1675 sous le nom de Manuel de Faria Sousa (1590-1649) par son fils. Le titre en est *Asia Portuguesa* ; il couvre la période 1412-1640 à partir d'ouvrages souvent de seconde main, dont la liste très longue est donnée dans l'introduction du premier volume, et qu'il serait sans doute intéressant de consulter ou de retrouver lorsqu'il s'agit de manuscrits.

Le second texte donné dans les COAM est exemplaire par l'accumulation d'erreurs et de contresens qu'il contient. Il est ainsi présenté : «Histoire de la révolte des Musulmans de Madagascar contre les Portugais, et martyre du P. Thomas (1587). Relation de João dos Santos». Grandidier s'est contenté de reprendre une traduction française de 1684, œuvre de Gaëtan Charpy que lui avait signalée G. Ferrand (1902, 53-54). Lorsqu'on se reporte à l'original portugais, on reste confondu à l'idée que tant d'articles et de livres aient pu utiliser ce texte sans le vérifier et que, dans sa thèse, P. Vérin ait pu parler «de l'excellente traduction de Charpy» (Vérin, 1970, *Taloha,* 122).

Je donne en annexes ma traduction du texte original portugais qui, par elle-même, me paraît édifiante sur la confiance que l'on peut accorder aux textes présentés dans les COAM. Quelques précisions et remarques s'imposent tout de même. L'édition de Grandidier n'est même pas conforme à la traduction de Charpy, toute la première partie sur la description de Madagascar et ses liens avec Mozambique ayant été supprimée, l'orthographe et la ponctuation du XVIIè siècle modifiées et certaines phrases refaites «en bon français». Ces légèretés de l'équipe Grandidier surprennent moins quand on sait comment elle travaillait, mais elles ne font qu'aggraver les conséquences de la première faute qui consiste à utiliser et publier une traduction sans l'avoir confrontée avec l'original.

(10) Vérin P., 1970, 122.

Le texte de Charpy se présente d'un seul tenant, entre les pages 157 et 163, alors que dans le livre du Frère João dos Santos, le récit de la révolte des Musulmans de Madagascar et du martyre du Père Fray João de S. Thomas se retrouve avec des détails différents et complémentaires dans différents chapitres du 2è volume (Part. 2, Liv. II, Cap. IX, pp. 132-133/Liv. I, Cap. VIII, pp. 283-286/Cap IX, pp. 290). On constate que Santos a confondu l'île de Mazalagem (Langany) avec une des îles Comores, mais que cette erreur, corrigée par Charpy, ne nuit pas à la compréhension du texte et souligne bien les liens qui unissaient, à cette époque, Mozambique, Boina, les Comores et la Mer Rouge. Il est bien évident que le texte, tronqué et réinterprété par Grandidier, n'a pas grand'chose à voir avec l'original dont nous dégagerons plus loin les différents apports.

Du troisième texte, il n'y a rien à dire sinon que Grandidier a donné la plus ancienne et la plus importante version des *Agiologes* ou *Ménologes* portugais. Il en est de plus détaillés, parce que consacrés à un ordre religieux particulier, mais tous, à commencer par celui de Cardoso (1666), tirent la totalité de leur information pour les Indes orientales et donc l'Afrique orientale, de l'œuvre monumentale du Frère João dos Santos.

A ces extraits d'ouvrages portugais, on ajoute ordinairement des documents beaucoup plus considérables, eux aussi publiés en traduction par les Grandidier. Il s'agit des différents routiers et relations des voyages d'exploration de Madagascar que laissèrent le Père Luis Mariano et le pilote Paulo Ruis da Costa en 1613-1614 et 1616. Tous parlent de la baie de Boina. Si ces textes ont été beaucoup moins manipulés que ceux de João dos Santos, il est hasardeux de se fier à la traduction française donnée par Grandidier et surtout à la graphie des différents noms propres et noms de lieux. A titre d'exemple, le mot Bouques ne se trouve orthographié que sous la forme *buques* dans tous les originaux portugais, même chose pour Guinguimaro transformé par Grandidier en Tingimaro, etc...

J'ai trouvé à Tsimbazaza (Antananarivo) au fonds Grandidier une chemise cartonnée portant le titre : «Sources portugaises 1613-1640», cote Bibl. Grand. 3308, dans laquelle se trouve le dossier Mariano et da Costa. Il contient des extraits du *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa* avec la première édition du voyage de 1613-1614 par le R.P. Rivière, un des premiers bibliographes de Madagascar, et des copies manuscrites, de la main de Martino Teixeira de Carvalho, faites aux archives de Coimbra en 1903. A ces documents sont joints des feuillets portant une première traduction en français, réalisée soit par Joaquim Teixeira soit par des collaborateurs anonymes maîtrisant relativement bien le Portugais. Sur ces feuillets Grandidier a procédé à des corrections et à une mise en «bon français» reprenant parfois complètement un passage, sans tenir compte de l'original ; ce sont ces feuillets qui ont été imprimés dans l'édition définitive des COAM.

Il faut signaler que les originaux portugais sont aujourd'hui disponibles, à l'exception d'un seul, le Routier de l'île de Saint-Laurent (COAM III, Addenda au Tome II, pp. 641-687) dont le manuscrit a disparu des archives portugaises

depuis l'époque où Joaquim Teixeira de Carvalho le copiait pour Grandidier. Humberto Leitao (1970) a donné une bonne édition des différents Routiers et Relations de l'île Saint Laurent entre 1613 et 1616, ne modifiant que la ponctuation et l'orthographe des mots usuels pour rendre le texte plus aisément compréhensible. Pour le routier perdu, Humberto Leitao a eu la curieuse idée de retraduire en portugais la traduction de Grandidier, autant dire que cette édition ne vaut rien. Notons que H. Leitao ajoute deux documents ignorés de Grandidier et jamais publiés auparavant, même au Portugal, qui offrent d'intéressantes variantes(11). C'est sur ces différentes éditions portugaises que j'ai travaillé pour l'établissement de ma documentation, à la Fondation Gulbenkian.

A ces textes en majorité connus et tous édités, je crois pouvoir en ajouter que j'ai rencontrés au cours de mes recherches. J'ai signalé plus haut l'*Histoire* de Luis Cacegas ; parmi ses sources se trouvent différentes relations rédigées par les Dominicains de Mozambique et de Goa à la fin du XVIe siècle dont l'une mise en forme en 1679 a été récemment publiée par Artur Basilio de Sà (1958). La première version rédigée à Goa en 1679 par Fray Jacinto da Encarnaçâo, vicaire général des Frères Prêcheurs de l'Inde a été perdue dès le XVIIIe siècle, sans doute lors des transferts d'archives ordonnés par Pombal. Une copie en avait été heureusement faite en 1722 par Fray Amaro S. Thomas, copie qui se trouve aujourd'hui au Fundo Geral de la B.N. de Lisbonne (Codice CV/2-6). Je donne une traduction de ce texte en Annexe. On trouve aussi beaucoup d'indications dans le livre de Manoel de Faria Sousa comme je l'ai signalé plus haut.

Le document le plus important, parce qu'il comble une lacune dans la chronologie des années 1590-1613, est le livre de Fray Gaspar de S. Bernardino dont j'ai édité les passages relatifs à la baie de Boina. Cet ouvrage avait paru à Lisbonne en 1611. Pour la période juste après 1630, le Dr. Barreto (1953 et 1971) a donné une édition critique d'un texte rédigé à Mozambique en 1635, texte utilisé par P. Vérin(12). Tout récemment S. Ellis (1979) a découvert à Oxford un texte anglais qui éclaire toute la cartographie de l'époque et précise les données sur le Nord-Ouest de Madagascar avant 1640. Je rappellerai mon édition de l'*Information* du Père Christoforro Borro qui, quoique mieux informée sur le Sud-Est, donne d'utiles indications sur le commerce et les relations entre la côte-ouest de Madagascar et Mozambique dans les années 1610-1620(13).

Restent les archives encore inédites. Je n'en citerai que trois concernant la côte Ouest et la période qui nous intéresse, me réservant d'éditer plus tard l'ensemble de tout ce que j'ai découvert une fois résolus les problèmes de transcription, de traduction et d'interprétation dont j'ai donné un aperçu dans mon

---

(11) Critique de l'édition d'Humberto Leitâo par Brygoo dans *B.A.M.*, n.s., tome L-II, 1972, pp. 43-44.

(12) Ce manuscrit fut en réalité découvert à la B.N. de Lisbonne par Canon de Alcantara Guerreiro qui le fit connaître pour la première fois dans une conférence à Mozambique en janvier 1950. Contrairement à ce que dit P. Vérin, Barreto n'en est donc pas l'inventeur, mais le mérite lui revient d'avoir identifié l'auteur.

(13) *Omaly sy Anio* n° 12, 1980, pp. 105-113.

article sur les Archives de la S.C. de Propaganda Fide à Rome (14). Deux des textes retenus se trouvent d'ailleurs dans ce dépôt, le troisième est conservé aux Archives de la Compagnie de Jésus à Rome et concerne Luis Mariano. C'est une relation de la mission à l'île de Saint Laurent datée de 1621 qui expose les difficiles relations des missionnaires portugais avec les chefs de la côte Ouest, rend compte des coutumes et du commencement d'une mission en 1616. Les deux autres documents sont une relation de Emanuel Paceco, visiteur des Augustins, datée du 24 Mai 1643 et une lettre du Père Petrus à Santa Maria transmettant des informations sur la côte Nord-Ouest et le royaume de Quinguimar dans les années 1630, datée de 1648.

Cette énumération est loin d'être exhaustive car elle se limite aux documents offrant des informations d'une certaine importance quantitative sur Madagascar, négligeant les paragraphes et courtes mentions que j'ai trouvés dans d'innombrables livres, relations et lettres diverses. Elle prétend simplement prouver la rentabilité du travail de bibliographie et de dépouillement d'archives, laissant entrevoir une moisson peut-être aussi importante dans les années à venir.

B – LA CARTOGRAPHIE

Grâce aux recherches que J.P. Emphoux et moi-même avons dû entreprendre pour rassembler la documentation nécessaire à l'exposition de cartes anciennes qui se tient depuis le 28 Mars 1981 à Antananarivo, j'ai pu me rendre compte de l'importance de la cartographie historique parmi les sources de l'histoire de notre île et surtout de la masse insoupçonnée des documents cartographiques relatifs à Madagascar. Si l'on renonce à chercher vainement un progrès continu de l'exactitude du tracé de l'île à travers l'histoire, progrès parfaitement contredit par la réalité entre le XVIe et le début du XVIIIe siècle, et que l'on se penche sur les variations de la nomenclature, l'étude des cartes anciennes devient extrêmement enrichissante.

A titre d'exemple, prenons le cas de la baie de Boina. Avant l'expédition de Tristão da Cunha (1556) elle ne porte pas de nom sur les cartes portugaises mais ensuite et jusqu'en 1635, elle s'appelle baie de Dona Maria da Cunha. La première carte qui la nomme Mazalagem Nova est de 1640 seulement. Pourtant, si l'on en croit Grandidier, Kammerer puis Kent, le nom de Boina apparaîtrait pour la première fois dans le Routier de Luis Mariano en 1613-1614. Or, on constate que la carte routier accompagnant le manuscrit du pilote Paulo da Costa (1615) ne mentionne pas le nom de Boina mais seulement celui de Mallagem Novo. La mise en relation des textes notamment celui de S. Bernardino et de ces cartes fait comprendre que Boina ne désigne que l'île d'Antsoheribory à partir de son occupation par les Musulmans à la fin du XVIe siècle et que Mazalagem ne s'applique ni à la baie ni à l'île mais au comptoir musulman

(14) Belrose-Huyghues V., Les Archives romaines de la Propagande, une source pour l'histoire de l'Océan Indien sud-occidental (XVIIe-XVIIIe s.) dans *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1979, 2.

qui se fixa vers 1640 au fond dans un endroit reconnu par P. Vérin sous le nom de Boina-Ampasy. La carte de Dupré-Eberard de 1667 est d'ailleurs fort claire à cet égard, on peut y lire, placée au fond de la baie, la légende suivante : «Ville aux Arabes ou Nouveau Magelage». Comme le document écrit, et peut-être plus que lui, la carte exige une enquête sur son auteur et sur ses méthodes d'information et ses motivations. On ne peut faire dire à ce type de document que ce que l'auteur voulait y mettre, à la limite, non seulement ce qui lui était connu mais surtout ce qui lui était imaginable ainsi que l'ont montré les extraordinaires études de Koyré sur Copernic (15).

Les documents cartographiques relatifs à la baie de Boina ont pratiquement tous été édités, du moins pour ceux qui ont été retrouvés, pour ce qui concerne le Portugal et les Pays-Bas. Pour l'Angleterre, il faut se contenter des documents reproduits par Grandidier ainsi que, pour la France, de l'école de Dieppe. Nous en avons recensé un nombre important au British Museum, mais l'absence de tout crédit nous a interdit d'en présenter des reproductions dans le cadre de l'exposition. Notons cependant que l'examen des cartes anglaises reproduites par Grandidier (Dudley, Hacke, Fitzhugh) à la lumière des textes découverts par S. Ellis, leur donne une grande valeur pour le Nord-Ouest.

C – SOURCES ORALES

La collecte de traditions orales ou l'enquête orale remontent, tous comptes faits, aux premiers temps de l'arrivée des missionnaires européens, promoteurs de l'ethnographie. La façon dont un Gaspar de S. Bernardino s'informait en 1605-1606 sur l'île de Boina et sur Madagascar auprès d'un Maure de Mombassa recueilli à bord en témoigne tout autant que les enquêtes de Luis Mariano et les informations du Frère Carme, ancien marchand de Mozambique, à son supérieur à Rome. Et que dire du poème épique de 1635 narrant les aventures de Yusuf Chingali le «Maure rebelle» ou «l'Arabe fou», édité par Barreto ? Il s'agit ici bien moins de discuter de la nature de ces sources – orales ou écrites – que de la façon de les traiter pour en tirer une information étendue et précise. Cette façon doit être identique pour toutes, elle relève des méthodes élaborées par Vansina (16).

Le débat sur la nature des sources est d'autant plus vain qu'il n'existe pratiquement pas aujourd'hui de récit vivant, en circulation orale, qui, pour la période antérieure à l'expansion sakalava, soit différent des récits fixés par écrits du XVIe au XIXe siècle. Les traditions recueillies par P. Vérin (1970a, 1970b, 1975), Mellis (1938), Ralaivola (1970) sont pratiquement identiques à celles consignées par écrit par les lettrés des Comores et de la côte swahili du XVIe au XIXe et à celles recueillies par les Européens de Monclaro et dos Santos à Guillain (17). Les plus caractéristiques sont celles relatives à l'arrivée de

(15) Koyre Alexandre, *Etudes galiléennes.*

(16) Communication dans *Fonti Orali,* ouvrage cité, pp. 59-74.

(17) Tout ce que dit Joâo dos Santos des événements du Nord-Ouest lui a été communiqué

Shiraziens fondateurs de cités baptisées «Boina», en Afrique de l'Est, aux Comores et à Madagascar, la chronique de Kiloa en est une autre (18).

Celles qui concernent plus précisément Madagascar ont été recueillies par Guillain (1845, 357ss), Gevrey (1870, 73-74, 78-79), Delagrange (dans Leclerc 1887, 47), Jully (1898, 440) et Vérin (1970/I, 92, 1970/2 856-858, 1975 I, 83-92, II, 530). Ce sont les seules connues à ce jour qui témoignent pour la période pré-sakalava dans le Boina. On remarquera que les missionnaires catholiques ou protestants, actifs dans le Nord-Ouest à partir des années 1840, n'ont recueilli aucune tradition antérieure à l'arrivée des Sakalava.

D – L'ARCHÉOLOGIE

Sur ce point, n'ayant pas les compétences nécessaires, je me suis reposé, dès le début de mes recherches, sur les travaux de P. Vérin auxquels il n'a rien été ajouté depuis la date de leur parution.

II

LA CHRONOLOGIE

P. Vérin écrit dans sa thèse (1975, I, 255) qu'entre la première visite de Tristão da Cunha à la baie de Boina (1506) et les tentatives missionnaires de 1613-1620, auxquelles participe Luis Mariano, nous sommes mal renseignés sur les événements de la baie. A partir de l'étude des vestiges archéologiques, il établit que, vers cette époque (1506), aucun établissement n'existait sur Antsoheribory (l'île de Boina) qui ne fut occupée qu'à partir de 1580. En revanche, Kingany, à l'entrée de la baie était un comptoir prospère et actif. En 1613, Luis Mariano trouvait à Antsoheribory «une cité de 6 à 7 000 habitants» dont il est le premier à donner le nom : Boeny. Au milieu et à la fin du XVIIe siècle, P. Vérin constate une stagnation voire un déclin de l'activité dans la baie au profit de celle de la Mahajamba et déjà de celle de Bombetoka. En associant l'archéologie, les textes contenus dans les COAM, les traditions orales (Gevrey 1870, 37) et le texte édité par Barreto, P. Vérin propose la reconstitution suivante : Sur la base d'un premier peuplement africain, ancêtre des Kajemby, installé à une date indéterminée, se greffe un groupe d'islamisés se rattachant culturellement à la Perse, ayant séjourné plusieurs générations à la côte d'Afrique, qui vient s'installer à Makamby puis, de là, essaime vers Kingany, puis Antsoheribory et Boeny-Ampasy dans la baie de Boina. Cette dispersion

de façon orale puisqu'il ne fit que passer à Mozambique en 1586 pour gagner son poste à Sofala. Il ne se fixa à Mozambique qu'en 1589.

(18) Là-dessus, deux études éclairantes : Chittick N., The Shirazi colonization of East Africa dans *J.A.H.*, vol. VI, n° 3, pp. 275-294 et Martin Bradford G., Arab migrations to East Africa in Medieval Times dans *The International Journal of African Historical Studies*, 1974, VII, 3, pp. 367-390.

à Antsoheribory et dans le fond de la baie fait problème dans la démonstration de P. Vérin dans la mesure où il prend en compte une dernière migration de «chiraziens» après 1506 qui se serait établie dans trois «Boeni» successifs sur la côte du Kenya, à Mayotte et dans la baie de Boina. Ce sont ces «chiraziens» qu'aurait rencontrés Luis Mariano en 1613 (Vérin 1975, I, 250-251). Plus loin, l'auteur précise que l'échelle se développa à la fin du XVIe siècle et s'épanouit au XVIIe, mais surtout qu'en 1506, seule Kingany était occupée et que c'est peut-être à la suite de contacts difficiles avec les Portugais ou à cause de la venue de nouveaux islamisés (la migration chirazienne de Gevrey) que les gens de Kingany se sentirent plus en sécurité dans l'intérieur de la baie et fondèrent Antsoheribory et Boeny-Ampasy (Vérin 1975, I, 254).

A ces incertitudes sur l'évolution des établissements islamiques dans la baie à la fin du XVIe siècle, P. Vérin en ajoute sur l'activité des Portugais écrivant : «En 1587, survint l'épisode du martyre du Père Thomas. Le texte de Joâo de Santos (sic) ne permet pas de décider si l'affaire eut lieu au Nouveau (Boina) ou au Vieux (Mahajamba) Masselage, mais il est possible que les habitants de la baie furent mêlés à la grande révolte» (Vérin, 1975, 255).

Il me semble que l'étude des textes revus et corrigés et de ceux qui ont été découverts pourrait apporter des précisions aux déductions fondées sur l'archéologie et les traditions orales et peut-être dissiper certaines incertitudes. Mais auparavant, j'ai voulu vérifier si l'historiographie de la baie de Boina, antérieurement aux travaux de P. Vérin, pouvait apporter quelque complément d'information.

L'HISTORIOGRAPHIE DE LA BAIE DE BOINA

La relative abondance des documents édités par les Grandidier a permis de bâtir diverses études sur les Portugais à Madagascar et sur la présence des islamisés, dans lesquelles la baie de Boina se trouve incluse. Ces travaux ont privilégié deux thèmes principaux, le premier concerne les relations des islamisés avec l'intérieur des terres et avec les Portugais, le second les tentatives d'évangélisation portugaises sur les côtes occidentales de Madagascar. A première vue, la bibliographie n'est pas mince et l'on est même surpris de son abondance. Mais une lecture attentive de toutes ces études révèle bien vite une constante répétition des mêmes faits et des mêmes analyses, une reprise immuable des premiers articles de Grandidier fondés sur la documentation critiquée plus haut.

Exposer ici le contenu de ces travaux serait d'autant plus inutile qu'il faudrait aussitôt n'en pas tenir compte. Ce n'est malheureusement pas un tel préjugé qui a conduit Deschamps, dans son histoire, à faire le vide mais très certainement une ignorance quasi totale sur tout ce qui touche au monde portugais. Il me paraît plus intéressant de relever les principales erreurs de ces ouvrages et d'en rechercher les fondements. La plus grave est d'ordre chronologique. A. Grandidier (1902, 53-54) fixe «vers 1587» l'expédition ordonnée par le gouverneur de Mozambique contre les «Arabes établis sur la côte Nord-Ouest»

et, donc, vers 1588 la mort de Frère Joâo de S. Thomas, ces différents événements se situant selon lui à la baie de Mahajamba et non de Boina. Toujours selon lui, les Portugais sont absents de Madagascar entre 1588 et 1613. Froidevaux (1903) reprend à peu de chose près le contenu de l'article de Grandidier ; seul Decary (1949) s'en éloigne un peu en relevant «des touchées et des naufrages entre 1556 et 1613». Quant à Kammerer (1949), il ignore complètement l'épisode et laisse un vide total entre 1559 et 1613 ; c'est très certainement son ouvrage que Deschamps a compilé pour son chapitre sur les Portugais. Mais à part l'erreur d'identification géographique, nous relevons une double erreur chronologique dans ces études. D'une part, ces auteurs réduisent à une seule année des événements qui s'étendent sur près de trois ans, d'autre part, ils assignent la date de 1585, 1587 ou 1588 à cet épisode de l'histoire de la baie en s'appuyant soit sur la date d'entrée en fonction de gouverneur de Mozambique (1585), soit sur celle, fort variable selon les textes, de la mort du Père dominicain (1587, 1588). Il convient donc de replacer ces événements dans leur véritable déroulement et leur contexte qui est celui de l'empire portugais, particulièrement de Mozambique et de leur fixer une date et un lieu exacts.

L'épisode du martyre de Fr. Joâo de S. Thomas a inspiré, quant à lui, d'autres auteurs, mais toujours sur la même base documentaire. Le premier à s'être intéressé à la chose est G. Ferrand, inventeur de la traduction de Charpy, pour prouver le caractère «inconvertissable» des Malgaches de la côte et pour souligner que «les Mores (...) étaient suffisament organisés et armés pour pouvoir résister aux troupes d'une puissance européenne» transposant ses illusions et ses préjugés anti-musulmans dans le XVIe siècle (Ferrand, 1902, 75 et 1891, 53-54). Avant lui, La Vaissière, avait repris dans un article, paru dans la revue *Les Etudes Religieuses* (6e série, t. I) concernant l'évangélisation ancienne de Madagascar, l'épisode du martyre (La Vaissière 1884, I, 12). En 1898, Malotet fait état dans sa thèse de cet épisode qu'il cite à nouveau, sans plus de précision, dans un article sur les missions lazaristes à Fort-Dauphin (1900), vraisemblablement à partir du passage de la Vaissière, Ferrand n'ayant pas, alors, édité son ouvrage sur les Musulmans à Madagascar. Il n'y a pas grand'chose à retirer non plus de l'article de Vincent Coste, largement fondé sur celui de Malotet, ni de celui du Père Canitrot, malgré son titre prometteur (Coste, 1927 ; Canitrot, 1921). Le dernier à s'être intéressé aux évènements de la baie de Boina est R. Kent qui n'apporte rien, ni à la documentation, ni à l'interprétation qu'il s'applique plutôt à rendre plus confuse (1970, 178-179).

Il existe pourtant des ouvrages en langue anglaise et portugaise, auxquels P. Vérin a su se reporter, qui auraient pu inspirer R. Kent. Il est vrai que par leurs titres, ils renvoient à Mozambique et à l'Afrique de l'Est, mais il n'est pas possible d'étudier la côte Nord-Ouest de Madagascar sans s'informer sur ce qui se passait de l'autre côté du canal de Mozambique. Strandes le premier signale les liens de Mozambique avec les ports de la côte Nord-Ouest et utilise le texte original de Faria Sousa (Trad. anglaise 1961 de l'ed. Allemande de 1899), mais c'est surtout Kilger dans un ouvrage monumental qui oriente toutes les études Est-africaines à partir de 1917 (Kilger, 1917 a et b) celles en langue anglaise :

Welsh (1950), Gray (1958), Brown (1960) et Freeman-Grenville (1967) et celles en lanque portugaise : Almeida (1915), Rodrigues (1926) et da Silva (1967), Boxer (1978). Ces études souvent de seconde main utilisent l'équivalent Est-africain des COAM de Grandidier à savoir les *Record of South-Eastern Africa* de G.McCall Theal (1898-1903) qui ne sont pas toujours exempts de fautes, mais la part faite à Madagascar y est toujours plus étendue et plus précise que dans les ouvrages consacrés à Madagascar avant celui de P. Vérin. A mon avis, P. Vérin a pu reconstituer l'évolution du peuplement de la baie de Boina, grâce au concours de l'archéologie et de la tradition orale, mais surtout grâce à sa connaissance de l'histoire de l'Afrique de l'Est dans laquelle il a su intégrer celle des échelles du Nord-Ouest de Madagascar.

LE CONTEXTE HISTORIQUE EST-AFRICAIN (1580 et 1640)

Au moment où le royaume de Portugal et son empire sont réunis à celui d'Espagne (1580), les possessions portugaises orientales s'étendent en théorie du cap de Bonne Espérance jusqu'à l'Asie. Elles sont administrées par un Vice-Roi résidant à Goa, qui commande les capitaines des deux postes principaux de la côte africaine, la *Contra Costa,* à Mozambique et à Sofala, auxquels s'ajoutera, à partir de 1596, la forteresse de Mombassa. Le poste le plus important était Mozambique, doté de la forteresse S. Sebastião dès 1558, tandis que Sofala déclinait rapidement et que Mombassa, jusqu'aux événements de 1585, conservait une certaine autonomie (Axelson, 1960, 2-14).

En 1577, D. Luis de Atayde fut nommé Vice-Roi des Indes (1578-1581), il resta à ce poste jusqu'à son remplacement par D. Duarte de Menezes (1581-1600), lequel céda la place à D. Ayres de Saldanha (1600-1607) puis Joâo Pereira Forjaz (décédé en 1609) et enfin Lourenço de Tavora. Ces renseignements qui peuvent paraître à certains superflus sont pourtant indispensables pour situer dans la chronologie des événements que les chroniques placent « du temps de un tel ou un tel ». Très souvent, c'était le Vice-Roi qui intervenait à Lisbonne dans le choix des capitaines des différentes forteresses et factoreries de l'empire des Indes, proposant un parent, ou même un important créancier parmi les membres de l'aristocratie portugaise qui se faisaient porter sur la longue liste d'attente, dans l'espoir de faire fortune aux Indes. Les capitaines payaient au trésor royal un forfait annuel durant leurs trois années d'exercice ; ils avaient certaines obligations financières envers Goa qui les contrôlait, mais somme toute étaient assez libres, à l'intérieur de ce système de ferme alors en essor dans toute l'Europe, de se constituer une rapide et solide fortune, grâce au véritable monopole économique dont ils jouissaient dans le Sud-Ouest de l'Océan Indien.

D. Jorge de Menezes arriva en Inde comme capitaine de Sofala ; il avait été soutenu par son parent D. Diego de Menezes, gouverneur des Indes (1576-1578) comme il le fut encore en 1585, par un autre membre de sa famille, Vice-Roi celui-là, D. Duarte de Menezes (1582-1600), pour devenir capitaine de Mozambique avec le titre d'*alfares-mor* (lieutenant général). Son cas illustre bien

l'accaparement des postes de commandement dans l'empire par des clans nobiliaires portugais (Boxer 1977, 326-327).

D. Jorge de Menezes, pendant son séjour à Sofala recevait tous les six mois un ou deux *pangâios*, armés par le capitaine de Mozambique, qui apportaient des tissus, des perles et autres articles de traite et qui emportaient au retour des esclaves, de l'or, de l'ivoire, des perles et des vivres pour Mozambique. La souveraineté du capitaine de Sofala ne s'étendait pas à plus d'une ou deux lieues de la forteresse et pour permettre le commerce, le capitaine devait payer chaque année une sorte de tribut en tissus d'une valeur de 100 *cruzados* au royaume de Quiteve qui se trouvait entre Sofala et le royaume de Manica où se faisaient les approvisionnements. Les expéditions de Francisco Barreto en 1569 et 1573 qui visaient à libérer l'accès à l'or du Monomotapa s'étaient soldées par des échecs cuisants (Axelson, 1960), et dès cette époque, la majeure partie des 44 kilos d'or que les Portugais tiraient des mines du Zimbabwe gagnait la mer par le Zambèze et était embarquée à Quelimane et non plus à Sofala qui déclinait rapidement (Lobato, 1954, I et Liesegang, 1972). Selon la tradition des grands gouverneurs du XVIe siècle, dont Barreto, Jorge de Menezes dissipa toute sa fortune personnelle à essayer de rétablir la situation économique et militaire de Sofala et contracta même des dettes (Welsh, 1950, 74). C'est pour le récompenser et lui permettre de se refaire qu'on lui accorda le poste de capitaine de Mozambique en 1585. Il allait jouir durant quatre ans de tout le profit du commerce de la *Contra Costa* depuis le Cap de Bonne Espérance jusqu'à Ormuz, à la condition de fournir les navires et les marchandises nécessaires à ses propres frais. Une série de décrets délivrés à Lisbonne par la chancellerie royale et par le roi Philippe Ier lui-même témoignent de l'importance théorique de ce monopole et des profits que l'on en attendait (mss, du British Museum publiés par McCall Theal, IV, 11-42 et B. de Sà, 1958, 61-69). Nous reviendrons plus loin sur l'étendue réelle, les modalités et les fluctuations de ce commerce du canal de Mozambique.

Au moment où Jorge de Menezes prenait ses fonctions à Mozambique, de nouvelles difficultés venaient entraver l'activité commerciale portugaise dans la région et même ébranler la souveraineté du Portugal sur la côte Swahili. Alors que le Duc d'Albe opérait une sanglante répression dans les Pays-Bas pour le compte de l'Espagne et précipitait le déplacement de l'essentiel des activités maritimes et commerciales d'Anvers vers Amsterdam, les marchands des Provinces-Unies protestantes se déterminaient à contre-attaquer en visant l'empire colonial des puissances catholiques. Le rattachement du Portugal à l'Espagne enleva les derniers scrupules qui pouvaient rester aux représentants des Provinces-Unies et de la Compagnie des Indes Orientales nouvellement créée, pour s'emparer des territoires contrôlés par les Portugais en Afrique et en Asie. Mozambique fut attaqué quatre fois entre 1604 et 1608 et en 1607, l'amiral Van Caerden parvint à brûler la ville. Mais dès 1580, les navires de Zélande, de Frise, de Hollande et d'Angleterre se livraient à une véritable guerre de course dans toute la zone à l'est du cap de Bonne Espérance, rendant dif-

ficiles et aléatoires les communications et les approvisionnements de Mozambique.

Dans cette conjoncture essentiellement déterminée par l'évolution des équilibres de puissance en Europe, s'ajoutèrent deux facteurs plus proprement africains et sans doute ressentis comme plus graves par les Portugais à ce moment-là. Le premier fut la migration catastrophique vers le Sud de divers peuples de la Somalie, mis en mouvement par la pression des Galla. A partir de 1570, la région de Mombassa jusqu'au Zambèze subit les raids des cannibales Zimba qui détruisirent Kiloa en 1587 et dévorèrent tous les habitants de Mombassa en 1593. Suivis des Kilofi, les Zimba furent finalement vaincus par les Segeju avec lesquels Portugais et Arabes parvinrent à traiter.

Tandis que s'amplifiait ce terrible danger venu de l'intérieur, un autre se précisait depuis la Mer Rouge. Venu d'Egypte, un aventurier-prophète nommé Mir Ali Bey surgit en 1585 et commença à prêcher le Djihad (la guerre sainte) sur tous les rivages africains de l'Océan Indien appelant à la révolte contre les chrétiens infidèles. Avec ses deux galères, il pillait toutes les cités maritimes qui ne se ralliaient pas à lui (Gray, 1958). Il était à Faza début 1585 et parvenait à rallier toutes les villes jusqu'à Pemba à l'exception de Malindi qui resta fidèle aux Portugais. Arrêté dans sa progression au moment des événements de la baie de Boina, Ali Bey parvint à résister aux Comores et à Pate et à reprendre Pemba et même Malindi en 1589, se fortifiant à Mombassa. Aidé par l'attaque inopinée des Zimba, les Portugais purent reprendre les ruines de Mombassa tandis qu'Ali Bey, allié aux Segeju, se maintenait à Malindi jusqu'en 1592. Les Portugais entreprirent la construction de Fort Jesus à Mombassa à partir de 1593 et infligèrent aux cités rebelles une répression qui ne fit qu'enraciner les rancœurs et les haines parmi les Musulmans. A la première occasion, les cités swahili se soulevèrent de nouveau, occasion qui leur fut fournie en 1631 par Yusuf Chingali ben Hassan, fils du prince de Mombassa, élevé à Goa et marié à une Portugaise de Mozambique. Il déclencha à Mombassa un massacre des Portugais et prit la tête d'une rébellion qui devait le conduire, jusque dans les années 1638, d'Afrique, à la baie de Boina, aux Comores et à Ormuz (Freeman-Grenville, 1967, Alonso, 1964, Welsh, 1950, 460-461). Malgré une dure offensive menée par le pilote cartographe français Pierre Berthelot, celui qu'on appelait «l'Arabe fou» ne fut jamais repris par les Portugais. Sa vie qui mériterait une étude donne la mesure de l'hostilité que les Portugais avaient créée à leur égard dans le monde swahili et permet de mieux situer tout ce qui se passa à Boina à cette époque.

Au milieu de tous ces périls, Jorge de Menezes reçut pour instructions spéciales de redresser la situation économique afin de pouvoir armer et fortifier la côte mozambicaine. Il devait faire revivre le commerce de l'ivoire d'Inhambane et du cap des Courants, ivoire qui était privilège du trésor royal de Goa et ne devait pas être utilisé en paiement, mais qui, dans les années 1580 se faisait de plus en plus rare. Jorge de Menezes devait aussi assurer l'approvisionnement de Mozambique en vivres et produits d'échange et même pourvoir à l'armement

de la forteresse grâce à une pinasse qui lui était envoyée de Chaül une fois par an.

Pour assurer sa position, le capitaine s'entoura de parents et d'alliés. Il fit ainsi nommer au poste de capitaine de Sofala son propre beau-frère, Garcia de Mello, et chargea son créancier Antonio Godinho de toutes les opérations maritimes et commerciales au nord de Mozambique, à Madagascar, aux Comores et à Ormuz. Ces opérations consistaient à prélever 800 quintaux de gingembre par an aux Comores ou à Madagascar pour les revendre sur le marché d'Ormuz. Au passage, le navire embarquait aux îles Querimba des articles d'exportation pour la Perse (fer, perles, corail). Tous les six mois, un *pangaîo* se rendait à l'île d'Angoche, au Sud de Mozambique, pour y prendre de belles nattes, des chapeaux de paille et surtout des esclaves. De Madagascar où se rendaient à la fois la navette d'Ormuz, certaines grosses caravelles en route pour l'Inde, les *pangaîos* de Mozambique et même de petites *barcas* de quatre ou cinq hommes (Borro 1630, ed. Belrose-Huyghues, 1980), on attendait les approvisionnements en riz, mouton et bœufs pour la garnison de Mozambique et le rafraîchissement des navires de l'Inde. Mais de plus en plus, le Nord-Ouest de Madagascar devenait un relais dans le réseau d'échange dont Mozambique était le centre. Tous les visiteurs de cette époque signalent les productions de Madagascar, en particulier, les belles rabanes teintes décrites par Gaspar de S. Bernardino (1611, ed. Belrose-Huyghues, *Taloha*, 1980) que les Portugais revendaient à prix d'or aux Cafres qui les appréciaient autant que des étoffes ou qu'ils offraient en tribut aux rois de l'intérieur. Mais c'est Joâo dos Santos qui nous donne avec le plus de précision et de détails, dans un passage ignoré de Grandidier et de ses successeurs, la liste des produits qu'on venait prendre sur la côte Nord-Ouest de la grande île. «Il y a beaucoup de riz, de maïs et légumes et une espèce d'herbe savoureuse et nourrissante avec laquelle les naturels se nourrissent une grande partie de l'année. Il y a beaucoup de cédrats et de citrons très bons, beaucoup de canne à sucre qui leur sert de vivres car ils ne savent pas en extraire le sucre ; il y a beaucoup de gingembre(...). Il y a beaucoup de gibier que les naturels chassent abondamment. On y trouve des mines de fer et de cuivre, avec lequel on fait des manilles, des anneaux et de très bons outils. On dit aussi qu'il y a des mines d'argent (...), il y a d'excellents poissons...» (Santos, II, liv. I, Cap. VIII, 284). Les navires annuels partaient de Mozambique pour remonter vers les îles Querimba d'où ils piquaient vers la baie de Boina, celle de Mahajamba, puis celle d'Ampasindava, ils gagnaient ensuite les Comores et rejoignaient Mozambique.

Toutes ces expéditions étaient soigneusement contrôlées par le capitaine de Mozambique qui devait rendre compte à Goa et à Lisbonne comme en témoignent les lettres et enquêtes des *Livros das Monçoês* entre 1589 et 1619 (ed. par B. de Sà, 1958 et Académie des Sciences de Lisbonne, 1880-1935). On craignait surtout la contrebande des marchands musulmans d'Afrique et de la Mer Rouge et pour contrôler et tenter de supprimer leur activité dans le canal de Mozambique, Jorge de Menezes reçut de la côte de Coromandel un navire de guerre le *Nossa Senhora de Ajuda* (19). Une lettre du roi Philippe Ier au Vice-Roi Duarte de Menezes, datée de Lisbonne 21 janvier 1587, expose les

preoccupations portugaises concernant cette région après l'attaque des Zimba et le soulèvement des Musulmans. Le souverain lui demande de placer auprès de D. Jorge de Menezes des soldats pour la surveillance et la défense de la forteresse de Mozambique, lui ordonne de mettre toute sa vigilance à l'entretien de cette forteresse, en fonction des besoins signalés par l'*alfares mor* (Jorge de Menezes) afin d'éviter le renouvellement des précédents désastres. «Et il me paraît être de mon devoir de vous ordonner de vous souvenir de quelle importance est la surveillance de l'île de Comoro, afin que n'y pénètrent ni Turcs ni Maures, de quoi il pourrait résulter quelque préjudice, et vous commande de vous informer des mesures qu'il convient de prendre pour mon service dans cette île, car j'ai été informé que l'on en tirait beaucoup de gingembre et qu'elle pourrait offrir d'autres produits. Et parce que je tiens la reconnaissance de l'île de Saint Laurent pour une chose de grande importance et que j'ai été informé que quelques pères de l'Ordre de Saint Dominique y ont été envoyés pour commencer à y planter notre sainte Foi (...) par leur entremise, je vous commande de vous informer particulièrement des progrès de cette reconnaissance et des fruits qu'ont récoltés dans cette région les religieux de Saint Dominique et ce qu'il convient de faire pour ces deux choses...» (20). Il est difficile de savoir si c'est cette lettre qui décida les expéditions de Jorge de Menezes en direction de Madagascar et des Comores à cause des incertitudes de la navigation et de l'acheminement des nouvelles à cette époque, il est sûr en tout cas qu'elle répond à un rapport envoyé par le capitaine et le Vice-Roi dans les années 1585. Elle nous apprend d'autre part que le gouverneur Antonio Moniz Barreto avait envoyé à Madagascar une première expédition de reconnaissance entre 1573 et 1576 dont on n'a trouvé jusqu'à présent aucune trace(21). Le chef de cette expédition était Francisco Roiz Momdragâo dont le nom est peut-être à l'origine de la tradition qui veut qu'un pirate français du nom de Mondragon se soit promené dans ces parages.

A cette lettre, on ajoutera l'expédition de 1585 narrée par Joâo dos Santos, au cours de laquelle le navire *Santiago* commandé par Ferdinâo de Mandoça se brisa sur les Bassas da India *(Ethiopia Oriental,* 11, 180). Le capitaine et 17 hommes parvinrent jusqu'au Zambèze tandis que 66 membres de l'équipage, sur deux canots, parvenaient à Madagascar où une navette les récupéra l'année suivante. Si l'on tient compte aussi des expéditions de Antonio Godinho pour le compte de Jorge de Menezes et du naufrage de Gaspar de S. Bernardino, il apparaît que, pour la période 1575-1605, la fréquentation de Madagascar par les Portugais et leur intérêt stratégique et commercial pour l'île sont une évidence qui aurait dû sauter aux yeux des historiens «malgachisants». La fréquentation

(19) Arquiro Historico do Estado da India. Livro das monçôes n° 1, Fls. 159r-163r : Inquerito aos capitâes das fortalezas, Lisboa, 23 de Margo de 1589, ed. B. de Sà.

(20) Carta de Filipe I a D. Duarte de Menezes, vice-roi da India Lisboa, 21 de Janeiro de 1587, A.H.E.I, Livro das monçoes, n° 3-A, Fls. 162r-166v., ed. B. De Sà.

(21) Joâo dos Santos en signale une, projetée en 1577, qui n'eut pas lieu (*Ethiopia,* I, 8).

(21-bis) . Archives de la Propagande Rome (A.S.C.P.F.) S.O.C.G. 1648, vol. 192, F. 255r.

portugaise se maintint dans le Nord-Ouest au moins jusqu'aux années 1640 comme en témoignent les rapports des missionnaires (1613-1630), les aventures de Yusuf Chingali et la chasse que lui donna Antonio Carneiro Sallema (1637-1638), le rapport du Frère Petrus à Santa Maria (21-bis) et le journal de bord anglais édité par Ellis. Elle s'étendit peu à peu à la baie de Baly surtout après que les Musulmans de cette échelle aient prêté leur concours aux Portugais dans la lutte contre Chingali. Tous ces éléments vont nous permettre maintenant d'essayer de reconstituer la vie de la baie de Bòina à la fin du XVIe siècle.

LES ÉVÉNEMENTS DANS LA BAIE DE BOINA ENTRE 1580 ET 1640

Après une période de violence et d'oppression sans discernement, les Portugais essayèrent dans les années 1580 de récupérer à leur profit l'ancienne activité des comptoirs musulmans. Joâo dos Santos nous fournit encore une fois des indications sur ce qu'était ce commerce à Madagascar. Madagascar fournissait à la construction navale des comptoirs africains de beaux mâts coupés dans la baie d'Ampasindava (Cada) ou au fond de celle de Boina (rivière des mâts – Androhibe). L'artisanat du fer et cuivre, notamment les bijoux, intéressait aussi les Musulmans comme monnaie d'échange en Afrique, mais bien plus l'ambre et le corail. Mais ce sont surtout les industries textiles que les Portugais trouvèrent vivaces dans le monde des échelles musulmanes, ce sont elles aussi qui survécurent à leur présence, celles dont ils cherchèrent à accaparer la distribution. Les *panos de Palma*, tissus de rabane teintés et bordés d'une bande vermeille, faisaient la renommée de l'île Saint Laurent comme en témoignent les livres de compte de Cristovâo Solema (Documentos, IV, 308) et les lettres du Jésuite Francisco Monclaro (Theal, III, 234). Le coton était tissé sur toute la côte Ouest (Mariano, Barreto 1667 ed. 1883 et COAM, III, 336-338) et peut-être aussi la soie qui, selon Santos, était tissée aux îles Querimba (Newitt, 1978, 121). Selon Santos «sur la frange maritime de cette île du côté qui fait face à l'Ethiopie, vivent quelques Maures qui vinrent atterrir là depuis la côte de Malindi et depuis l'Arabie (22) lesquels se fixèrent dans cette île pour faire commerce avec les peuples naturels du pays, faisant les intermédiaires pour revendre les marchandises du pays très cher aux Maures qui viennent là depuis l'Arabie et de toute cette côte. La principale marchandise que les Maures retirent de cette île consiste en ambre et en beaucoup d'esclaves» (Santos, II, 284). D'autres documents font apparaître un approvisionnement en miel et citrons pour les marins.

C'est sur le trafic de ces produits que les Portugais de la côte africaine tentèrent alors d'établir leur monopole, mais ils donnèrent une bien plus grande importance à la traite des denrées alimentaires, l'approvisionnement en nourriture des postes de la côte swahili devenant une préoccupation majeure qui explique la création de nouveaux postes ou *feitorias* comme celui projeté de Boina et la politique de traité de paix avec tous les peuples susceptibles de leur fournir

(22) Le texte portugais dit «depuis le détroit de la Mecque» ce que Charpy, Grandidier et d'autres ont interprété comme des «originaires de la Mecque».

régulièrement des provisions. Madagascar avec son riz, ses moutons, bœufs et citrons prit une part croissante dans ces échanges à partir de 1580 non seulement avec les Portugais mais également avec leurs concurrents Hollandais et Anglais (23). Dans ce contexte, les marchands musulmans perdirent toute importance dans le commerce international de l'Océan Indien, devant se contenter d'approvisionner les points de traite portugais, d'autant plus que les Portugais prétendaient leur retirer aussi le commerce des esclaves sous prétexte que «ces esclaves vendus dans la Mer Rouge aux Maures et aux Turcs étaient une chose scandaleuse, puisque tous seraient convertis à l'Islam alors qu'il serait facile d'en faire des chétiens, si les Portugais de Mozambique contrôlaient ce commerce et cette traite...» (Santos, II, 285). Les marchands musulmans de Madagascar tels que les a décrits Santos étaient des intermédiaires, des «middle-men» (Newitt, 1978), entre les fournisseurs cafres et *buques* de l'intérieur et les longs courriers venus de Malindi et d'Arabie, ils le restèrent un temps vis-à-vis des Portugais. On peut se demander cependant, à lire Santos et surtout les témoignages plus tardifs des années 1620-1640, si les Portugais ne tentèrent pas de les évincer purement et simplement en traitant directement avec les chefs et rois malgaches à l'aide de convertis (rares) ou plus souvent de Maures de Mozambique dévoués à leur cause qui servaient d'interprètes et réglaient toutes les transactions en swahili, langue alors comprise sur toute la côte Ouest.

Cette exclusion catastrophique pour eux, ainsi que les revers infligés aux Portugais par Mir Ali Bey dans les débuts de sa révolte, expliquent bien que les marchands musulmans de Boina découvrant comme leurs coreligionnaires la faiblesse portugaise aient cru que la situation pouvait se retourner en leur faveur et se soient soulevés, bloquant le commerce de Mozambique. Tous les témoignages que nous possédons montrent les liens étroits qui unissaient les échelles du Nord-Ouest de Madagascar avec les cités de Mombassa et de Malindi, il n'est donc pas étonnant que, renouant avec les marchands de la Mer Rouge et de l'Arabie, les Musulmans de Boina et des autres échelles malgaches aient suivi la grande révolte de 1585. Mais les trois récits que donne Joâo dos Santos des tribulations des Portugais dans le Nord-Ouest entre 1587 et 1588 doivent être utilisés avec prudence, en fonction de l'organisation de l'ouvrage.

Le texte le plus court, celui qu'a retenu Charpy (Liv. I, II, 132), appartient à la deuxième partie du Livre I qui constitue une sorte d'agiologe des frères dominicains dans l'Inde portugaise et qui s'apparente de près à la relation de Goa publiée par B. de Sà. L'accent est mis sur la personnalité, l'œuvre et le martyre du Frère Joâo de S. Thomas, sans grand souci de précision géographique et chronologique. Selon ce texte, Jorge de Menezes aurait désiré à la fois entrer en relations commerciales avec les habitants de l'île avec ou sans la collaboration des Maures, établir la paix avec les Musulmans de l'île sans qu'il soit question de l'établissement d'une factorerie, pas plus que de l'intervention des Maures de l'Arabie dans l'empoisonnement du Père. En revanche, les détails sur l'apostolat

(23) Voir là-dessus Deherain, 1909, 32-33 et surtout la très riche étude de Foster W., *The English factories in India*, Oxford, 1911, pp. 266-9 et 1912, p. 32.

et la mort de Fray Joâo de S. Thomas sont les plus étendus que l'on puisse trouver. Ils donnent à penser que le père s'était établi sur la terre ferme soit à Kingany, soit au fond de la baie, peut-être à Boeny-Ampasy au milieu des Cafres, ayant construit une église, et que ce sont ces Cafres qui dénoncèrent les Musulmans. Une chose paraît attestée dans tous ces documents hagiographiques, c'est la date de départ de la première expédition en 1587 vraisemblablement entre Mai et Juillet pour tenir compte à la fois du délai normal de réception de la lettre du roi Philippe citée plus haut et de la période la plus favorable à la navigation. Les Maures seraient arrivés, eux, en janvier 1588 pour profiter de l'alizé de Sud-Est qui les aurait conduits directement de la Mer Rouge au Nord-Ouest de Madagascar. Les Portugais ne seraient revenus qu'en mai 1588. Reste comme le signale P. Vérin que ces textes ne permettent pas de préciser si tout cela eut lieu à la baie de Boina ou à celle de Mahajamba, les deux échelles les plus importantes de la côte Nord-Ouest. La seule indication susceptible d'orienter le choix en faveur de la baie de Boina est la mention de Cafres et non de *Buques*.

C'est donc à la seconde relation de Joâo dos Santos qu'il faut s'attacher. Elle est beaucoup plus longue et appartient à la première partie de l'œuvre constituée par une géographie historique de l'Inde portugaise fondée largement sur l'expérience personnelle du Père et sur des témoignages recueillis par lui à Sofala, Mozambique et Goa. A lire le texte, il est clair que la révolte des Maures a interrompu un commerce régulier entre Mozambique et la côte Nord-Ouest de Madagascar, clair aussi que c'est la haine des chrétiens (renforcée comme nous avons vu par le djihad de Mir Ali Bey) et le fait d'avoir été écartés du commerce de l'île qui étaient la cause de ce blocus de Madagascar. Mais il est bien dit que le but principal était l'établissement d'une factorerie avec une petite garnison. L'étalement des faits est bien rendu par le texte et nous permet de comprendre qu'en 1586, au moment de la progression d'Ali Bey vers le canal de Mozambique, les Musulmans bloquent Madagascar ; recevant des instructions et du renfort de Goa, Jorge de Menezes contre-attaqua vers Madagascar et les Comores où, nous apprend le troisième texte de Santos, son associé Godinho rencontre en 1587 des difficultés. Selon une pratique que l'on retrouve encore en 1635 contre Boina, il adjoint un religieux au corps expéditionnaire de 1587 pour négocier avec les Musulmans. Un an après, le navire revient et met à sac l'échelle où le Père, demeuré seul, a été assassiné, les contacts avec la côte Nord-Ouest ne cessant pas puisque, quelques mois plus tard, les Portugais peuvent identifier à Mozambique les Maures qui avaient fomenté la révolte de Madagascar et les capturer. Cela nous conduit à 1589, date à laquelle Jorge de Menezes est relevé de ses fonctions et Ali Bey chassé de Mombassa. Ce texte ainsi que celui concernant Mazalagem (Santos, 11, 290) donnent une précieuse indication sur le trajet suivi par les navires de Mozambique le long de la côte de Madagascar, conforme à ce que nous savons par ailleurs. Les navires se rendent d'abord à l'île révoltée et ensuite «dans d'autres ports de l'île» dont Mazalagem (Mahajamba) puis soit directement à Mozambique soit aux Comores. Le port révolté donné dans l'énumération avant Mazalagem ne peut être que la baie de Boina qui porte au XVIIe siècle le nom de Mazalagem Nova. L'autre intérêt de ces deux textes

est de nous montrer que la Mahajamba était passée au second plan puisqu'on ne s'y rendait que pour compléter la cargaison avant le retour à Mozambique. Il faudrait voir le rôle que les religieux de Mozambique jouaient dans les relations commerciales et les tentations auxquelles ils étaient soumis et auxquelles ils résistèrent de moins en moins au XVIIe siècle, les modalités de leur apostolat et les causes de leur échec, mais cela nous entraînerait encore plus loin.

La suite des relations entre les Portugais et les Islamisés de Madagascar montre que la baie de la Mahajamba fut systématiquement évitée jusque dans les années 1610 au profit de la baie de Boina(24). Gaspar de S. Bernardino fait état d'un «retournement» en faveur des Portugais du «sultan de Boeni», demandant en 1606 une lettre certifiant son amitié à l'égard des Portugais au capitaine du navire échoué. Plus tard, selon la relation du voyage de 1613-1614, ce même sultan, ou son successeur aurait signé un traité avec Estevam de Atayde, puis en 1613, une Bulle avec Paulo Rodrigues da Costa, confirmée en 1619 (COAM II, 15 et 326). En revanche, les documents indiquent une reprise de Mazalagem (Mahajamba) dans les années 1630 (ASCPF, 1648, 255r, Ellis, 1979, 161, 164), sans doute grâce aux bonnes relations des Portugais avec le roi Quinguimar. Après une période de troubles entre 1635 et 1640 dus d'abord à la révolte de Yusuf puis à l'interrègne qui suivit la mort de Quinguimar (1637), il semble bien que les relations avec Mozambique aient été au moins annuelles, puisque selon le livre de bord anglais (Ellis, 1979) le capitaine du *Pangaîo* de Mozambique tenait le rôle de *Biby* du roi Quinguimar. Mahajamba et Ampasindava sont alors plus importants que Boina bien que «la traite fut moins chère à Mackamy (Makamby) qu'à Matthewlodge (Mahajamba)» (Ellis, I, 1979, 161).

Cette situation ne peut s'expliquer qu'en partie par l'interférence des Musulmans puisqu'ils ne perturbèrent les activités portugaises qu'en 1631-1635, lorsque Yusuf Chingali vint se fortifier à la baie de Boina ; en revanche, les Portugais s'acharnèrent à plusieurs reprises sur les échelles de la baie, en particulier lorsque Antonio Carneiro Sallema, chargé en 1637 de capturer l'insaisissable Yusuf, pilla les bateaux arabes alors que Yousouf se trouvait à Anjouan (Welsh, 1950, 461). Il faut aussi tenir compte de l'évolution des royaumes de l'intérieur et en particulier de celui de Quinguimar (Belrose-Huyghues, *Taloha,* 1980).

CONCLUSION

B.G. Martin a montré qu'un mouvement continu n'a cessé de conduire des lignages arabes depuis l'Hadramaout et le Yemen jusqu'à Sofala entre le XIIe et le XVIIIe siècle. Ces lignages partaient par vagues successives pour des raisons démographiques, climatiques, politiques, voire comme on l'a longtemps souligné, religieuses. En tout cas, chaque nouvelle arrivée s'accompagnait d'un renouveau

(24) D'après un texte de Lopez de Benavente cité par Ferrand (1902), 113-114. Les relations étaient encore tendues en 1598 ; (éd. française par Léon Cauhn, Bruxelles, 1883, d'un livre paru en 1598, *Du royaume de Sofala*, pp. 199-200).

d'activité religieuse dans leur lieu d'établissement qui n'allait pas sans soulever des troubles avec les premiers occupants musulmans ou non (Martin, 1974, 367). P. Vérin suggère que l'abandon de Nosy Komba puis de Langany au XVIe siècle au profit de l'île de Makamby puis d'Antsoheribory dans la baie de Boina peut s'expliquer par l'opposition du puissant royaume d'Ankoala aussi bien que par la venue de nouveaux immigrants musulmans.

Nous n'avons pas discuté ici de l'évolution des rapports entre cités musulmanes, marchands portugais et rois de l'intérieur ; remarquons simplement, grâce aux textes présentés, que les Portugais évitaient la baie de Boina parce que c'était la dernière cité islamique autonome de la côte Nord-Ouest de Madagascar et qu'à Mazalagem et à Cada, ils traitaient directement avec les souverains malgaches.

D'autre part, ce que nous avons vu de l'histoire de la baie ne permet pas de conclure à une nouvelle émigration musulmane à Madagascar dans les années 1580, mais à un sursaut de l'influence des grands marchands d'Arabie et de la côte swahili pour reprendre le contrôle des échelles de Madagascar, sursaut que les Portugais brisèrent systématiquement en s'appuyant très certainement sur les rois de l'intérieur dont Quinguimar.

A la suite de plusieurs attaques portugaises et de la pression croissante du royaume du Nord avec lequel il fallait composer, l'échelle de Boina était certainement très diminuée au milieu du XVIIe siècle.

Ses habitants avaient perdu de leur ardeur guerrière et appris à se méfier des interventions de leurs coreligionnaires d'Afrique et d'Arabie ; ils étaient prêts soit à l'émigration vers un comptoir plus favorable, soit au rôle d'intermédiaire entre les Européens et les souverains malgaches, ce qui était déjà le cas plus au Nord. Certains partirent vers Baly et surtout Bombetoka, les autres, renonçant au commerce lointain, se tournèrent vers le cabotage, la pêche côtière et la collecte dans l'intérieur des terres, déjà prêts à se laisser digérer par le futur royaume sakalava.

A N N E X E S

I. Fr. Joâo dos SANTOS. – Ethiopia Oriental. Varia Historia de Cousas notaveis do Oriente por Fr. J.D.S., Evora, 1609 et Lisbonne, 1891, 2 vol., 476 et 390 p.

Alors qu'il était capitaine de la forteresse de Mozambique, le lieutenant général D. Jorge de Menezes prit la décision, en l'année 1587, d'envoyer un navire à l'île de Saint Laurent, d'entrer en relations commerciales avec les Maures de l'île et de conclure la paix avec eux. Pour le bien de cette entreprise, il demanda aux pères de Saint Dominique qui résidaient à Mozambique, de laisser l'un d'entre eux partir sur le dit navire, afin de donner plus de confiance aux Maures de la même île, parce que quoique infidèles, ils accordent beaucoup de crédit aux religieux, les tenant pour gens de bonne foi qui ne se livrent ni aux tromperies ni aux mensonges. Pour cet effet, le Père Fr. Joâo de S. Thomas s'offrit, il avait déjà fait de nombreux chrétiens dans l'île de Querimba et c'était un religieux à la vie exemplaire et un prédicateur évangélique. Le moment de partir venu, le Père s'embarqua sur le navire dans l'intention de se sacrifier à Dieu à l'occasion de cette entreprise et de voir si dans cette île, il pourrait aussi s'acquitter de son ministère, c'est-à-dire convertir des âmes et augmenter la chretienté. Etant donc partis, ils arrivèrent à l'île de Saint Laurent où par l'entremise du Père, toute la traite se fit et toutes les querelles s'apaisèrent de telle sorte qu'il se fixa dans l'île, mû par le désir qu'il avait de convertir ces peuples, qui se perdaient là, faute de quelqu'un pour leur enseigner la voie du salut, et le navire retourna à Mozambique, fort satisfait du bon succès du voyage. Le Père s'installant dans l'île, commença à enseigner et à prêcher la foi du Christ aux gens du pays, avec de grandes espérances de récolter beaucoup de fruits parmi leurs âmes. Mais les Maures qui vivaient aussi dans la même île ne pouvaient le supporter et dissimulaient leurs passions pendant quelques jours pour ne pas rompre la paix qu'ils venaient de conclure avec Mozambique, déterminés à le tuer secrètement par le poison. Ils donnèrent effet à cette résolution et à ce dessein dépravé en jetant du poison dans l'eau dont le Père se servait pour boire. Sitôt qu'il eût bu, il en ressentit les effets avec de grands tourments. Mais avant de mourir, sentant venir sa mort, il appela quelques Cafres du pays, ses amis, et leur recommanda d'ensevelir son corps, sitôt qu'il serait mort. Et aussitôt, il se prépara à mourir, se recommandant beaucoup à Dieu, et lui offrant sa mort qu'il avait reçue des mains des infidèles pour l'amour de lui et pour l'accroissement qu'il prétendait faire de la Chrétienté et peu après, il expira. Les Cafres de ce village regrettèrent beaucoup sa mort et maudirent les Maures qui en étaient la cause. Ils enterrèrent son corps près de la plage parmi de gros rochers qui se trouvaient là...

II. Vol. I, Livre Terceiro, Cap. VIII. Da Ilha de S. Lourenço e da morte do padre frei Joâo de S. Thomaz que n'ellamataram os mouros... pp. 283-287.

A l'époque où le lieutenant général de Portugal, D. Jorge de Menezes, était capitaine de Mozambique, les Maures de cette île se soulevèrent contre les Portugais auxquels ils interdirent leurs places et refusèrent qu'ils aillent y faire leur négoce, cela à cause de la haine qu'ils avaient des chrétiens, comme du dommage qu'ils leur faisaient dans leur commerce, leur enlevant tout profit. Cela leur était possible, car ils demeuraient dans le port où les Portugais demandaient accès. Dans ce principal but, ledit capitaine fit équiper un navire fort bien muni d'armes et de soldats, et les envoya dans ce port faire la traite habituelle, lui donnant pour instructions que, si les Maures ne libéraient pas le passage de Mozambique et ne consentaient pas à les laisser faire le commerce avec les naturels de l'île, il leur ferait une guerre féroce et brûlerait la cité ; mais si, acceptant la paix, ils se conduisaient amicalement avec eux, qu'après avoir fait la traite, il établisse dans l'île un facteur avec dix soldats, pour prendre pied et y faire le contrôle à l'avenir et que le navire s'en retourne avec les nouvelles de ce qu'il aurait réussi. Et pour que cela se fît avec beaucoup d'assurance et de fermeté, il demanda au vicaire du couvent de Saint Dominique de Mozambique de lui donner un Père pour l'envoyer sur le navire et l'installer dans l'île avec les Portugais, de façon à pouvoir les confesser, comme à fonder une maison et faire une chrétienté parmi les naturels de l'île, ainsi qu'on l'espérait.

Le Père Fr. Joâo de S. Thomas, bon lettré et prédicateur s'offrit pour cette entreprise. Et ayant toutes les choses nécessaires pour cette route, le navire partit de Mozambique et arriva sans encombre au port de l'île rebelle, mais sitôt que les Maures eurent vu le navire armé et garni de gens de guerre, ils eurent si peur que, sur-le-champ, ils conclurent la paix et acceptèrent tous les accords et conditions que leur fixèrent les Portugais, de sorte qu'ils débarquèrent tous pacifiquement et firent leur traite sans aucune contestation. Mais on ne put réaliser le but principal qui était l'installation d'un facteur dans l'île avec des soldats, à cause des discordes qu'il y eut entre les Portugais eux-mêmes, de sorte qu'aucun d'entre eux ne voulut demeurer. Mais le Père ne renonça pas à sa sainte intention, allant se fixer seul dans l'île dans une église en bois qu'il avait fait faire, espérant qu'un compagnon de Mozambique le rejoindrait bientôt, et que reviendrait le navire avec tout ce qui était nécessaire pour établir la factorerie, ce que le capitaine avait ordonné.

Quelques mois après que le navire fut retourné à Mozambique, arriva dans le même port une navette de Maures du détroit de la Mecque. Sachant que les Portugais voulaient leur prendre le port et les exclure du commerce qu'ils y avaient et voyant que le Père prêchait librement la loi du Christ en leur présence, ils ne purent le supporter et aspirèrent aussitôt à le tuer comme ils firent, lui faisant administrer secrètement du poison par les Maures de l'île. Le Père connut cette mort et la reçut des mains de ses ennemis avec un grand contentement pour l'amour et la foi du Christ Notre Seigneur, qu'il pria et auquel il se confessa.

Après cela, en l'année 1587 du Seigneur, le navire de Mozambique revint dans ce port pour achever sa première mission (p. 287). Mais trouvant le Père mort et la terre révoltée, ils firent une guerre cruelle, détruisant la cité et jetant tout à terre. Et de là, ils se rendirent dans d'autres ports de l'île pour faire la traite, d'où ils s'en retournèrent à Mozambique apporter la nouvelle de la mort du Père qui fut durement ressentie.

Peu après, l'année suivante vint atterrir à Mozambique une navette de Maures du détroit de la Mecque qui, après avoir essuyé une violente tempête avait été poussée, presque perdue, vers cette île. Elle allait de l'île de Saint Laurent où elle avait chargé vers le détroit de la Mecque et il s'y trouvait quelques-uns des Maures coupables de la mort du P. Fr. Joâo. C'est pourquoi sitôt qu'ils eurent débarqué dans l'île, le capitaine envoya chercher l'*ouvidor* de Terre Ferme, qui était alors Lisuarte Cacyro de Gran, et lui donna quarante soldats armés de la navette. Dans cette agitation, presque tous les habitants de Mozambique se joignirent à eux et se jetèrent en armes sur les Maures en saisissant cinquante et en tuant quarante qui refusaient de se laisser emprisonner. Les chrétiens suivaient les soldats avec une grande furie mus par un seul cri : A mort, à mort les Maures rebelles qui ont tué le Père Frey Joâo à l'île de Saint Laurent, croyant à juste titre que le capitaine avait ordonné de les tuer. Les Maures avant de mourir résistèrent très fortement avec leurs armes et portèrent à quelques Portugais de dangereuses blessures, mais il plut à Dieu qu'aucun ne mourut. Ceux des Maures qui demeurèrent en vie restèrent prisonniers quelques mois, le capitaine s'estimant satisfait de cela et de la mort de leurs compagnons les fit bientôt sortir et leur rendit leur navette avec laquelle ils regagnèrent leur pays.

III. Cap. IX. Da ilha do Comoro....e de um caso que na ilha de Mazalagem aconteceu...

Dans l'une de ces îles appelée Mazalagem, survint la chose suivante en l'année du Seigneur 1587, durant laquelle le capitaine de Mozambique D. Jorge de Menezes envoya un navire faire la traite à l'île de Saint Laurent avec pour capitaine Antonio Godinho, son créancier. Celui-ci, après avoir touché Saint Laurent et n'ayant pu y faire toute la traite qu'il désirait, alla toucher à l'île de Mazalagem, dans l'intention d'y faire traite et de charger le navire, trouvant cela commode. Arrivant dans le port de l'île, il jeta l'ancre et envoya à terre deux marins maures qui en connaissaient la langue, pour qu'ils disent au roi de l'île où se trouvait le navire, qu'ils venaient en paix faire la traite dans ce port et qu'il leur donne licence pour cela. Le roi, qui était mauvais et fourbe, fit semblant d'être très heureux de sa venue et envoya lui dire qu'il débarque en sécurité et fasse la traite qu'il désirait. Et aussitôt, il envoya chercher ses officiers et leur dit que sitôt que les Portugais auraient débarqué, ils les captureraient et tueraient ceux qui voudraient résister, parce qu'il voulait prendre le navire et leur donner un tel châtiment que plus aucun chrétien ne reviendrait dans son île.

IV. Inqueritos aos capitães das fortalezas, Libôa, 25 de Março de 1589.

Ces six chapitres ci-dessous ont pour but d'interroger mieux que les vingt trois ci-dessus indiqué, les capitaines de Sofala et Mozambique...

«Si on empêche la navigation de l'île de Saint Laurent ou du Cap des Courants, ou de la côte de Malindi, à ceux qui paient le quint à mes finances et veulent y naviguer avec leurs navires, si on taxe ceux qui vont et viennent seulement, ou les personnes qui vont sur leurs navires».

Copie faite au couvent de Saint Dominique à Goa le 17 Décembre 1722 d'un document de la fin Décembre 1679, œuvre de Fr. Jacinto da Encarnaçâo Mestre Deputado do S. Officio, etc....

Summaria relaçam do que obrarâo os religiozos da ordem dos pregadores na conversâo das almas, e pregaçâo do santo evangelho em todo o estado da india, e mais terras descubertas pelos portugueses na Azia, ethiopia oriental, e das missos em que autualmente se esercitâo etc.

«De même dans les Rios de Cuama et à l'île de Saint Laurent, quelques uns de nos religieux perdirent la vie temporelle avec de grandes espérances d'atteindre, car elle est meilleure, l'éternelle. Le premier d'entre eux fut le Père Frey Joâo de S. Thomas ou de Cintra comme l'appelle une autre tradition car il était originaire de cette ville.

Il était fils du couvent de Saint Dominique de Lisbonne, après avoir servi à Mozambique et dans les îles Querimba, il passa à celle de Saint Laurent, en l'année 1587, sur un navire qu'avait armé pour ses opérations de traite le lieutenant général Dom Jorge de Menezes, capitaine de Mozambique, qui, outre ses préoccupations de profit par le négoce, avait le souci des âmes des naturels de cette île. Le Père commença à prêcher avec si grand zèle et succès que, alors que le navire qui l'avait amené s'en retournait, il resta fixé dans l'île parmi ces nouvelles pousses qui feraient une Eglise.

Mais supportant mal ce négoce de la foi, les Maures qui vivaient là et venaient dans ces ports depuis l'Arabie, lui donnèrent du poison, secrètement dans l'eau qu'il buvait, puis effrayés de voir qu'on les accusait publiquement de lui avoir retiré la vie, ils rompirent la paix qu'ils venaient de conclure avec Mozambique.

Le Père Frey Joâo sentit les effets du poison et se disposa à la mort qui ne tarda guère, au milieu de l'affliction des gens qui le vénéraient pour ses vertus.

V. A.S.C.P.F. – S.O.C.G. 1648 vol. 192.

Pierre de Sainte Marie, carme déchaux de la province italienne, portugais, profès et conventuel du couvent de Sainte Marie Mère de Dieu du mont Carmel aux Indes Orientales pour le présent hébergé au couvent de Sainte Marie des Victoires (à Rome) vouée au Missionnaire, envoyé pour suivre le bon déroulement des négociations d'une affaire de son couvent. Il fut capturé par les Musulmans d'Alger ; de là, par l'intermédiaire du Frère Louis de Licca, il fit parvenir

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

un an après ce saint message. Il se trouve dans l'Inde Orientale une certaine île nommée Saint Laurent qui a trois cent lieues de long ; une population formée d'une multitude d'hommes y vit à l'état de nature jusqu'à aujourd'hui, excepté en ce qu'ils observent certaines superstitions. Et comme le P. Frère Pierre, résidant un certain temps dans cette île, alors qu'il était encore laïc, pratiquant le commerce, lors d'une conversation avec le Roi indigène, il lui exposa notre foi catholique et comment hors d'elle, il n'y avait pas de salut possible. Ces choses et d'autres, il les lui fit voir clairement. Le Roi, qui se nommait alors Quinguimaro, lui demanda alors, pour lui et une grande multitude de ses sujets, de recevoir l'eau du Saint Baptême. Mais considérant les circonstances et par raison et convenance il ne la donna pas, mais promit d'envoyer aussitôt que possible des religieux pour le baptiser. Ce qu'il fit, mais lorsque les religieux parvinrent dans l'île, ils ne purent y pénétrer en raison d'une terrible guerre. Le Roi était mort et les naturels se livraient à des combats atroces pour choisir un nouveau Roi, cette guerre commença en l'année 1637 et se prolongea jusqu'en l'année 1640. A cette époque, le P. Frère Pierre quittait l'Inde ayant appris de source sûre que cette île jouissait sous le roi nouvellement élu de la tranquilité, de la concorde et de la paix.

VI. Gaspar de S. Bernardino, *Itinerario da India*, 1611.

Les canots réparés du mieux que possible, nous partîmes dans la brousse chercher des fruits et de l'eau, et avec cela, et après avoir réuni les canots ensemble, nous parvînmes au navire où on nous attendait avec angoisse. Nous saluâmes les premiers, comme il est de coutume de le faire en mer, ce à quoi on répondit depuis le navire avec une allégresse telle que si nous étions alors arrivés de l'Inde. Les Maures de la terre, qui durant les jours passés à alleger le navire avaient dérobé les vêtements déchargés, voyant que nous étions hors d'un péril aussi redoutable, vinrent au navire dans deux embarcations apporter des vivres : chèvres, poules, poissons et figues d'Inde. Avec eux venait un Maure nommé Faque Volay qui savait parler notre langue portugaise. Il avait été serviteur à Mozambique, et ses péchés l'avaient entraîné dans ces parages, comme aussi les nôtres nous y avaient conduits. Ils arrivèrent tous vêtus comme des *mandis* * avec des étoffes faites de racines d'herbes, teintes en rayures de coloris très divers, les cheveux tressés, assez grands et sombres, portant sous les aisselles un pagne à la mode de Malindi. Joyeux et satisfaits, ils nous saluèrent tous ensemble avec des politesses faites à leur manière et nous, avec des politesses égales, nous les reçûmes à bord.

Sur le champ, le capitaine ordonna pour cette réception de faire déployer de riches tapis de Diaz à la poupe du navire et d'installer pour lui un fauteuil dans lequel il s'assit, vêtu selon le protocole de la cour des Indes, canne en main, les gentilhommes et les religieux lui composant un entourage de cour. Lorsque tous

---

* *mandis :* serviteurs portugais vêtus de gros drap grossier appelé *mandil* (de l'Arabe).

se furent assis, l'ambassadeur Faque Volay s'avança et, après avoir parcouru du regard presque tout le navire, il exposa le contenu de son ambassade de la manière suivante : « Seigneur capitaine, le roi Sultan Quianzi de l'île de Boeni, qui vit à trois lieues d'ici, t'envoie ses amitiés à toi et à toute ta compagnie ; il vous offre ce *saguate* ou présent, pauvre mais riche d'affection et de bonne volonté. Et saches que ses désirs sont identiques aux tiens et que tu peux t'approcher de lui avec une confiance égale au désir qu'il a de te servir. De toi, il ne demande rien qu'une lettre par laquelle les Portugais qui pourraient revenir ici un jour sachent que cette bonne volonté n'est pas feinte ».

BIBLIOGRAPHIE

ALMEIDA Fortunato de – *Historia da greja em Portugal.* Tomo III, Parte 1, Coïmbra. Impremsa Academica, 1915, 970 p.

ALONSO C. –Documentacion inédita para una biografia de Fr. Alajo de Menezes O.S.A., Arzobispo de Goa (1595-1612) dans *Analecta Augustiniana,* vol XXVIII (1964) pp. 263-333.

BARRETO Manuel Saraiva – Da Autoria dum Poema epico seiscentista relative a Mozambique dans *Boletim da Sociedade de Estudo de Mozambique,* Lourenço Marques, 1953, nov.-déc.

– *Soccorro que de Mozambique foi a S. Lourenço contra a Rei arrrenagada de Mombasa fortificado na Ilha Massalagem, sendo Capitâo mor Roque Borges...* este ano de 1635. (Cod. 7640 S.R. B.N. Lisbonne). Lourenço Marques, 1971. 197

BOXER C.R. – *The Portuguese seaborne Empire 1415-1825.* London, Hutchinson and Co, 1977, 426 p.

– *The church Militant and Iberian Expansion 1440-1770.* Baltimore and London, The Johns Hopkins University press, 1978, XI-148 p.

BROWN W.E. – *The Catholic Church in South Africa* – London, Burns and Oates, 1960, 384 p.

CANITROT – Les Portugais sur la côte orientale de Madagascar et en Anosy au XVIe siècle (1500, 1613-1617) dans *Revue de l'Histoire des Colonies,* 2e trim. 1921, pp. 203-238.

COSTE P. C.M. – St. Vincent de Paul et la Mission de Madagascar in *R.H.M.* IV. Paris, 1927, pp. 26-61, 217-250.

DECARY Raymond. – Les voyages des Portugais à Madagascar au XVIe siècle, *in Mélanges d'études portugaises offerts à M. Georges le Gentil,* Chartres 1949, in 8, 356 p. pp. 185-197.

DEHERAIN Henri. –*Etudes sur l'Afrique, 2de série. Le Cap de Bonne Espérance au XVIIe siècle.* Paris, Hachette, 1909, 256 p.

DESCHAMPS Hubert. – *Histoire de Madagascar,* Paris, Berger-Levrault, 1972, 358 p.

ELLIS Stephen. – Un texte du XVIIe siècle sur Madagascar, dans *Omaly sy Anio,* n° 10, 1979, pp. 151-166.

FERRAND Gabriel. – *Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores* (3 volumes), Paris, 1891-1902.

FERRAZ M. de LES de Freitas. – *Documentaçao o Historica Mozambicana,* vol. I, Junta de Investigagôes do Ultramar, Lisboa, 1973, 8, 365 p. BUU E 9b.

FREEMAN-GRENVILLE G. – The martyrs of Mombassa, 1681, in *African Ecclesiastical Review,* IX, Masaka, 1967, pp. 353-364.

FROIDEVAUX Henri. – Les Portugais à Madagascar au XVIe siècle, *Journal des Savants,* déc. 1903, pp. 686-700.

GASPAR de S. BERNARDINO. – *Itinerario da India por terra até a' Ilha de Chipre.* Lisboa. Agencia Geraldo Ultormar 1953, 270 p.

GEVREY Alfred. – *Essai sur les Comores.* Pondichery. A. Saligny, 1870, 307 p.

GONNARD René. – *La Conquête Portugaise, découvreurs et économistes.* Ed. Politiques, économiques et sociales, Paris, Lib. de Médicis, 1947, 162 p.

GRANDIDIER Alfred. – Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais dans *R.M.,* n° 1, Janv. 1902, pp. pp. 34-54.

GRANDIDIER Alfred et Guillaume, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar,* Paris, Comité de Madagascar, II, 1904, 559 p., III, 1904, 689 p.

GRAY John. – *Early Portuguese Missionaries in East Africa,* Pub. in assoc. with the East Af. Literature Bureau, Mac Millan & Co, London, 1958, 8, 53 p.

GUILLAIN. – *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale,* Paris, Imp. Royale, 1845, 3 vol.

JULLY A. – Les immigrations arabes à Madagascar dans *Notes, Reconnaissances et Explorations,* 1898, vol. 3, pp. 438-444.

KENT Raymond K. – *Early kingdoms in Madagascar 1500-1700.* London, N. York, Holt, Rinchart and Winston, 1970, 336 p. ill. cartes, index.

KILGER Laurenz O.S.B. – *Die erste Mission unter den Bentustämmen Ostafricas* Münster, 1917, VIII, 212 p.

LA VAISSIERE (P. de). – *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires,* 2 vol. Paris, Le coffre, 1884, vol. 1, 520 p.

LEITAO Humberto dos Santos ed. – *Os dois Descobrimentos do ilha de São Lourenço,* Lisboa, Centro de Estudos historicos ultramarinos, 1970, 432 p.

LIESEGANG Gerhard. – Archéological sites on the bay of Sofala, *AZANIA,* vol. VII, 1972, pp. 147-159, location of the Pre-Portuguese Muslim settlements in the area of Sofala, reasons for the decline of Sofala.

LOBATO Alexandre. – *A expansâo Portuguesa em Mozambique de 1498 a 1530.* Lisboa, Agencia Geral do Ultramar, 1954, 2 vol.

MALOTET Arthur. – *Etienne de Flacourt ou les Origines de la colonisation française à Madagascar 1648-1661,* Thèse de doctorat, 1898, Paris, E. Leroux, 322 p. Pièces justificatives, 1 portrait, 3 cartes, Index Nominum.

– Saint Vincent de Paul et les missions de Madagascar, *R.M.,* 1900, n° 6,

Juin, pp. 369-377, n° 9, Setp. pp. 575-584, n° 8, Août, pp. 510-519.

MARTIN Bradford G. – Arab Migrations to East Africa in Medieval Times. *The International Journal of African Historial Studies,* 7, 3, pp. 367-390.

NEWITT Malyn. – The Southern Swahili Coast in the First Century of European Expansion dans *AZANIA,* vol. XIII, 1978, pp. 11-126.

Portugaliae Monumenta Cartographica, par Teixeira da Mota et Armando Cortesao, Lisbonne, 1960, 5 vols.

RODRIGUES Francisco s.J. – *Os Jesuitae* Portugueses na Africa *Oriental,* 1560-1759, *Brotério* III, 1926, pp. pp. 118-126.

SA Basilio de – *Documentaçâo para a Historia das Missôes do Padroado Portuguès do Oriente,* Insulindia, 5e vol. (1580-1595) Ag. geral do Ultramar, Lisboa, 1958.

SILVA A da. – *Mentalidade missiolologica das Jesuites em Mozambique antes de 1759, esboço ideologico a partir do nucleo documental,* Lisbonne, Junte de Investigogâos da Ultra mar, 1967, 2 vol.

STRANDES d. *Die Portugiesenzeit von Deutsch und English – Ostafrika,* Berlin, 1899, *The portuguese period in East Africa,* Transactions of the Kenya History Society, vol. II, Nairobi.

THEAL Georges McCall. – *Records of South Eastern Africa, 9 vols.,* London, 1898-1903.

TOUSSAINT Auguste. – *Histoire de l'Océan Indien,* Paris, P.U.F. 1961, 286 p. cartes bibliog. chronologie, Index.

VERIN Pierre. – Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, in *Taloha* 5, 1972, 174 p.

– Antsoheribory, un comptoir antalaotra du Nord-Ouest de Madagascar dans *B.A.M.,* tome XLIV-II, 1966, pp. 130-136.

– Un conte Antalaotra, Mojomby, la ville disparue, recueilli par P. VERIN, in *B.M.* n° 293-294, 1970, pp. 856-858.

– *Les Echelles anciennes du commerce sur la côte Nord de Madagascar,* Lille, Ser. de reprod. des thèses, 1975, I et II, 1028 p.

WELSH, Sydney R. – *Portuguese Rule ans Spanish Crown in South Africa 1581-1640,* Juta & Co, Cape town and Johannesburg, 1950, 8, 634 p.

Documentos remetitos da India ou Livros das Mongôes, 5 vols, Lisbonne, Academie des Sciences, 1880-1935.